

« Pour un Super 8 plus humain » (David Lachterman)

CINEMA
NOTRE TEMPS n° 48, page 19

A l'issue du festival, Derek Jarman, décorateur de Ken Russell, auteur de quelques beaux films ultra-poétiques et super-élaborés, déclarait regretter n'avoir pas vu les films de vacances des belges. Encore une contradiction sans doute au sein de ce festival élitaire, ghetto intellectuel, qui prétend donner la parole aux gens et la tient en laisse moins par la censure finalement que par la détention d'un savoir-pouvoir technique ou culturel réservé à quelques-uns. Derek Jarman fait de l'expérimental : c'est très beau, fascinant, surtout l'*Art des Mirrors* qui nous fait entrer dans un univers étrange par le jeu alchimique des faisceaux lumineux. Da Costa, qui avait eu un prix l'an dernier pour l'*Histoire de la Mama*, présentait cette fois, le *Lendemain*, merveilleusement cadré, réellement professionnel et totalement inintéressant.

La fonction du Super-Huit est donc ailleurs. On peut penser qu'elle est utilitaire. C'est ce que des groupes politiques ou sociaux ont compris qui en font un instrument d'information. Ainsi le film de reportage : le meilleur exemple, d'ailleurs primé (Prix du Groupe Expression Super-Huit), était certainement le *C.T.R.* de Roland De-

raedt sur les handicapés. Ainsi le film d'interview : *Misogaa* du collectif vérité révélait l'existence d'un mouvement zairois anti-mobutiste (Prix du meilleur document). Ainsi les auto-analyses de la maladie mentale, comme le film du Club Antonin Artaud, *Villofolie*, et surtout la très riche et lucide introspection de René Paquot, *Mon Délire le Saint-Michel* (Prix de l'originalité d'expression) à la beauté du texte dit off s'allie à de bouleversantes images d'abattoir et où la conscience politique d'une lutte pour la liberté vient tirer le malade de son isolement.

Ainsi enfin le déchirant témoignage de Jules Brunin, venu en personne accompagner son film à la guitare avec un long chant pathétique, « *J'accuse* », non exempt de clichés et de fautes de goût, mais tellement vrai et convaincu que le public sarcastique du festival s'est étrangement tenu coi, complètement soufflé par l'authenticité et le courage d'un homme qui va jusqu'au bout de ses idées, de sa lutte et de sa révolte. Même si l'analyse politique de la situation des enfants du juge est insuffisante, même si le mode d'expression de Brunin est imparfait, il boule-

verse, car il est un des rares à croire vraiment à ce qu'il dit; c'est pour cela que le Prix de la Presse lui a été attribué, alors même que ces derniers jours la justice lui cherchait noise une fois encore.

Sans être aussi directement concernés, d'autres partagent sa volonté de justice réelle et de vérité, tel ce professeur d'espagnol, Georges Le-bouc, qui présentait deux films : *Trois minutes de la vie d'un tourneur* (Prix de la meilleure idée), court et efficace, et un beau *Franco La Muerte* qui reçut paradoxalement le Prix du Tourisme pour avoir stigmatisé les belges qui vont en vacances à la Costa Brava, alimentant de 40% l'économie franquiste. Enchaînement d'interviews, s'incrutant les uns dans les autres sans aucune monotonie grâce à leur authenticité, ce film présente les mêmes qualités que le très drôle et documenté *Il y a un flic au fond de chacun de nous* de Hermann Bertiau et Michel François (Prix de la meilleure qualité photographique et Prix des Droits de l'Homme). Avec le Brunin, c'est le seul film à avoir passionné ce public blasé d'un bout à l'autre; les interviews d'avocats, de représentants de l'École des Cadets, de Romain Bouteille, mêlaient le sérieux de l'information à une allègre dénonciation de la police qui s'incarrait parfois dans des gags comme l'abattage d'un flic sur lequel les personnages s'essuyaient ensuite les pieds... On peut le rapprocher de la *Super-bite* de Roland Lethem, d'une écriture cinématographique plus difficile parce que volontairement sale, underground, avec le son qui crache, les images floues, cadrées avec désinvolture, et par cela même encore plus provocateur.

A côté de ce cinéma reportages, de pamphlets, de tracts, une autre manière d'échapper à la cuisterie et à la prétention qui caractérisaient la majorité des œuvres présentées, c'est d'utiliser le Super-Huit pour réaliser des pochages, des gags, comme certains néerlandais très allègres : *Trip-pers et Flippers* de Armand de Hessel (Prix de la créativité et de l'humour), *Panem et Circences* de Speyer et de Breucker (Prix de la qualité du montage), ou encore le *Pinécanthrophe* du Groupe Cloak (Prix du film d'animation) et *Fume c'est du belge* de Wajnberg et Angelini (Prix de la qualité de la bande sonore), parodie des interviews télévisées où le détournement des réponses ridiculise le procédé bien plus que les gens interviewés. Mais la plus longue et la plus drôle plaisanterie du festival était sans conteste ce film « dada », comme disait Marcel Croes, *La vérité sur la vie et la mort du Roi Chevalier* de Hugo Ke (Prix de l'U.C.C.) : on voit en effet Albert de profil, agité, croyait-on par le mouvement de son cheval, au cours de 25 années, de 1910 à 1935, une minute par année, comique grâce aux maquillages et costumes qui évoluent et à un jeu sur la durée et la répétition tout à fait parfait; et la fin révèle son dernier cheval, alors qu'on n'en avait vu aucun jusqu'alors : c'est une girl emplumée de style Folies-Bergères ! *Les Péripiétés de Charlotte et Juliette* réalisé par un très jeune homme de 14 ans, Bruno Cavenaille (il a d'ailleurs obtenu le Prix du plus jeune réalisateur) était drôle grâce au décalage entre l'image et le commentaire off de la petite Juliette qui se voit sur l'écran.

En définitive, l'avenir du Super-Huit semble bien dans des réalisations comique et sans prétention, comme le souhaitaient Derek Jarman et David Lachterman, ou alors dans une utilisation politique et militante, où sa maniabilité et sa discrétion permettent d'approcher le quotidien, le vécu, le réel et de cerner en quelques séquences une question précise, comme a pu le faire Jules Brunin.

Anne-Marie LA FERRE. ■

